

jets en vue : servir et ployer. Il s'imagine que la chaîne qu'il porte peut s'adapter même à des hommes. Ses maîtres nombreux ont en lui un nouvel Eutrope⁸ : — aveugle au mérite comme à la liberté, à la sagesse comme à l'esprit; ne craignant rien, — par la raison qu'il n'y a point de sentiment dans la glace. Il n'est pas jusqu'à son courage que la stagnation n'ait fait passer à l'état de vice.

XVI.

De quel côté porter mes regards pour ne point voir ses entraves, car jamais il ne me les fera sentir? — Italie, ton âme romaine, un moment réveillée, est retombée abattue sous le mensonge que ce mannequin politique a soufflé sur toi⁹! Le bruit de tes chaînes et les récentes blessures de l'Irlande trouveront une voix, et parleront pour moi. — Il reste encore à l'Europe des esclaves, — des alliés, — des rois, — des armées, et Southey pour chanter tout cela en pitoyables vers.

XVII.

En attendant, — baronnet lauréat, — je te dédie ce poëme, en langage simple et sans art. Si je ne prêche pas en vers adulateurs, c'est que, vois-tu, j'ai gardé mon *uniforme*¹⁰; j'ai encore à faire mon éducation politique; et puis l'apostasie est tellement à la mode, que conserver sa foi est une tâche véritablement herculéenne. N'est-il pas vrai, mon torv, mon ultra-Julien¹¹?

Venise, 46 septembre 1818.

DON JUAN.

CHANT PREMIER¹².

I.

J'ai besoin d'un héros, besoin fort extraordinaire dans un temps où chaque année, chaque mois, nous en produit un nouveau, jusqu'au moment où, son charlatanisme ayant rempli les gazettes, le siècle s'aperçoit que ce n'est pas le héros véritable. Je me soucie fort peu de ces gens-là... Je

prendrai donc notre vieil ami don Juan. — Nous l'avons tous vu, dans la pantomime, envoyé au diable un peu avant que son temps ne fût venu.

II.

Vernon¹³, le boucher Cumberland¹⁴, Wolfe¹⁵, Hawke¹⁶, le prince Ferdinand¹⁷, Granby¹⁸, Burgoyne¹⁹, Keppel²⁰, Howe²¹, ont fait parler d'eux dans leur temps, soit en bien, soit en mal, et ont servi d'enseigne comme aujourd'hui Wellesley²². Chacun d'eux défile à son tour, comme les monarques de Banquo, tous suivants de la gloire, tous enfants d'une même mère²³. La France aussi a eu Bonaparte et Dumouriez, dont le souvenir est consigné dans le *Moniteur* et le *Courrier*.

III.

Barnave, Brissot, Condorcet, Mirabeau, Pétion, Cloutier, Danton, Marat, La Fayette, ont été des Français célèbres, comme chacun sait. Il en est d'autres encore dont on a gardé le souvenir : Joubert, Hoche, Marceau, Lannes, Desaix, Moreau, auxquels on pourrait joindre un grand nombre d'autres guerriers très remarquables dans leur temps, mais dont les noms ne s'adaptent nullement à mes vers.

IV.

Il fut un temps où Nelson était pour la Grande-Bretagne le dieu de la guerre; il devrait l'être encore, mais le cours des choses a changé : on ne parle plus de Trafalgar; ce nom est paisiblement relégué dans l'urne de notre héros. C'est maintenant l'armée qui est populaire, ce qui n'arrange guère les marins. D'ailleurs le prince a une prédilection spéciale pour le service de terre, sans plus se souvenir de Duncan, Nelson, Howe et Jervis.

V.

De braves guerriers vivaient avant Agamemnon; il y en a eu d'autres depuis. Il s'est trouvé des hommes vaillants et sages comme lui, sans lui ressembler en tout; mais ils n'ont point brillé dans les pages du poëte, et c'est pourquoi on les a oubliés. — Je ne fais le procès à personne, mais, dans le siècle actuel, je ne trouve aucun héros qui convienne à mon

poème (je veux dire à mon nouveau poème). Ainsi donc, comme je l'ai dit, je prendrai mon ami don Juan.

VI.

La plupart des poètes épiques se jettent dès l'abord *in medias res*; Horace en fait la grande route de l'épopée. Puis, quand cela vous convient, votre héros raconte ce qui a précédé; il vous fait ce récit par voie d'épisode, après dîner, commodément assis auprès de sa maîtresse, dans quelque charmant séjour, tel qu'un palais, un jardin, le paradis, ou une grotte, qui sert de taverne à l'heureux couple.

VII.

C'est la méthode ordinaire, mais ce n'est pas la mienne. J'ai pour habitude de commencer par le commencement : la régularité de mon plan m'interdit toute divagation, comme une faute capitale; et dût mon premier vers me coûter une heure à filer, je débiterai par vous dire quelque chose du père de don Juan, et aussi de sa mère, si vous le voulez bien.

VIII.

Il était né à Séville, cité agréable, célèbre par ses oranges et ses femmes. — Il faut plaindre celui qui ne l'a pas vue; le proverbe le dit, — et je suis tout à fait de son avis. Il n'y a pas dans toute l'Espagne de ville plus jolie, à l'exception peut-être de Cadix; — mais bientôt vous pourrez en juger : — les parents de don Juan habitaient sur les bords du fleuve, du noble fleuve appelé Guadalquivir.

IX.

Son père avait nom José, — *don José*, comme de raison; c'était un véritable hidalgo, sans une goutte de sang israélite ou maure dans les veines; son origine remontait aux plus gothiques gentilshommes de l'Espagne; jamais meilleur cavalier ne monta à cheval, ou, une fois en selle, ne descendit la garde, que José, qui engendra notre héros, lequel engendra... — mais c'est ce que nous verrons par la suite. — Hé bien, donc, pour reprendre,

X.

Sa mère était une femme savante, versée dans la connaissance de toutes les sciences connues, ou qui ont un nom

dans les langues de la chrétienté; ses vertus n'avaient d'égal que son esprit, si bien qu'à la voir ainsi exceller dans tout ce qu'elle faisait, les gens les plus habiles étaient tout honteux devant elle, et les gens de bien ne pouvaient s'empêcher d'éprouver une secrète envie.

XI.

C'était une mine que sa mémoire. Elle savait par cœur tout Caldéron, et la plus grande partie de Lopé, en sorte que si un acteur venait à oublier son rôle, elle pouvait lui servir de souffleur; la science de Feinagle²⁴ eût été pour elle une science inutile; elle l'eût obligé à fermer boutique; — jamais il n'eût pu réussir à créer une mémoire comparable à celle qui ornait le cerveau de dona Inez.

XII.

Les mathématiques étaient sa science de prédilection; sa vertu la plus noble, la magnanimité; son esprit (elle visait parfois à l'esprit) était de l'attique pur; dans ses discours sérieux, elle portait l'obscurité jusqu'au sublime; enfin elle était en toute chose ce qu'on peut appeler un prodige : — sa robe du matin était de basin; elle mettait, le soir, une robe de soie, ou, dans l'été, de mousseline, et autres étoffes qu'il serait trop long d'énumérer.

XIII.

Elle savait le latin, — je veux dire l'oraison Dominicale; en fait de grec, — elle savait l'alphabet, — j'en ai la presque certitude; elle lisait par-ci par-là quelques romans français, quoiqu'elle ne parlât pas très bien cette langue; quant à l'espagnol, elle y donnait peu d'attention; du moins sa conversation était obscure; ses pensées étaient des théorèmes, ses paroles un problème, comme si elle eût cru que le mystère dût les ennoblir.

XIV.

Elle avait du goût pour l'anglais et l'hébreu, et trouvait de l'analogie entre ces deux langues; elle le prouvait par je ne sais quelles citations des livres sacrés; mais je laisse ces preuves à ceux qui les ont vues. Il est une remarque toutefois que je lui ai entendu faire, et sur laquelle chacun est

libre d'avoir l'opinion qu'il lui plaira : « c'est que le mot hébreu qui signifie *je suis* ²⁵, est toujours employé en anglais comme sujet du verbe *damner* ²⁶. »

XV.

Il est des femmes qui savent faire usage de leur langue; elle était un cours académique vivant; dans chacun de ses yeux il y avait un sermon, sur son front une homélie; elle était pour elle-même un directeur expert sur tous les cas, comme le défunt et regretté sir Samuel Romilly ²⁷, ce commentateur des lois, cet Aristarque du gouvernement, dont le suicide a été une sorte d'anomalie; — nouvel et triste exemple que « tout est vanité. » — (Le jury a rendu à son égard un verdict d'insanie.)

XVI.

Enfin, c'était une arithmétique ambulante; on eût cru voir marcher les « Nouvelles de miss Edgeworth, » fraîchement déballées ²⁸, ou les livres de mistriss Trimmer sur l'éducation ²⁹, ou « l'Épouse de Coleb ³⁰ » à la recherche des amants; c'était la morale elle-même personnifiée, où même l'envie ne pouvait rien reprendre; elle laissait aux autres femmes les défauts de son sexe; elle n'en avait pas un seul, — ce qui est le pire de tous.

XVII.

Oh! elle était parfaite au-delà de toute comparaison! pas une sainte moderne qu'on pût mettre en parallèle avec elle; elle était tellement supérieure à toutes les tentations du malin esprit, que son ange gardien avait fini par abandonner son poste; ses moindres mouvements étaient aussi réguliers que ceux des meilleures pendules d'Harrison. Rien ne pouvait, sur la terre, la surpasser en vertus, hormis ton « huile incomparable, » ô Macassar ³¹!

XVIII.

Elle était parfaite; mais, hélas! la perfection est insipide dans ce monde pervers, où nos premiers parents ne durent leur premier baiser qu'à leur exil de ce paradis, séjour de paix, d'innocence et de félicité (je serais curieux de savoir à quoi ils employaient les douze heures de la journée). Par ce

motif, don José, en vrai fils d'Ève qu'il était, allait cueillant des fruits divers sans la permission de sa moitié.

XIX.

C'était un mortel d'un caractère insouciant, n'ayant pas grand goût pour la science ou pour les savants; il aimait à aller partout où bon lui semblait, sans se soucier de ce que sa femme pourrait en penser. Le monde, qui, comme c'est l'usage, prend un malin plaisir aux dissensions d'un royaume ou d'une famille, disait tout bas qu'il avait une maîtresse; quelques-uns lui en donnaient *deux*; mais il n'en faut qu'une pour mettre la discorde dans un ménage.

XX.

Or, dona Inez, avec tout son mérite, avait une haute opinion de ses bonnes qualités; il faut la patience d'un saint à femme que son mari néglige: il est bien vrai qu'Inez était une sainte par sa moralité, mais elle avait un diable de caractère; elle mêlait parfois des fictions aux réalités, et quand elle pouvait jeter son seigneur et maître dans l'embarras, elle ne s'en faisait faute.

XXI.

C'était chose facile avec un homme souvent en faute et jamais sur ses gardes; et puis, les plus circonspects ont beau faire, il y a dans la vie des moments, des heures, des jours d'abandon, où il suffirait d'un coup d'éventail pour vous assommer; et les dames frappent quelquefois excessivement fort; l'éventail se transforme en glaive dans leur main, et il serait difficile d'en dire la raison.

XXII.

Les jeunes filles savantes ont grand tort d'épouser des gens sans éducation, ou des hommes qui, bien que parfaitement élevés, finissent par se fatiguer d'une conversation scientifique; je ne crois pas devoir en dire davantage sur ce chapitre; je suis bon homme, je suis garçon; mais — vous, qui êtes mariés à des beautés intellectuelles, dites-le-nous franchement, ces dames ne sont-elles pas vos maîtres?

XXIII.

Don José et sa femme avaient parfois querelle. *Pourquoi?*

c'est ce que personne ne pouvait deviner; bien des gens cependant cherchaient à le savoir; mais ce n'était ni leur affaire ni la mienne; j'abhorre la curiosité, c'est un vice si bas! mais s'il est au monde une chose où j'excelle, c'est d'arranger les affaires de mes amis, n'ayant point de soucis domestiques en propre.

XXIV.

Je crus donc, dans la meilleure intention du monde, devoir intervenir; mais mon zèle officieux fut assez mal accueilli; je crois que les deux époux avaient le diable au corps; car, à dater de ce moment, il me fut impossible de trouver l'un ou l'autre au logis; il est vrai que leur concierge m'a avoué depuis... — mais n'importe; ce qu'il y eut de pire pour moi dans cette affaire, c'est qu'un jour, dans l'escalier, le petit Juan m'arrosa à l'improviste d'un seau d'eaux ménagères.

XXV.

C'était un petit frisé, franc vaurien depuis sa naissance, véritable singe malfaisant; ses parents raffolaient de ce turbulent marmot, et c'était le seul point sur lequel ils étaient d'accord; au lieu de se disputer, ils eussent mieux fait d'envoyer le petit drôle à l'école, ou de le fouetter d'importance à la maison, pour lui apprendre à vivre.

XXVI.

Don José et dona Inez menaient depuis quelque temps une vie fort malheureuse, désirant, non le divorce, mais la mort l'un de l'autre; cependant, ils observaient aux yeux du monde toutes les convenances de la vie conjugale; toute leur conduite était celle de gens comme il faut. Ils ne donnaient aucun signe de divisions domestiques; mais le feu, longtemps étouffé, éclata à la fin, et leur mésintelligence devint un fait incontestable;

XXVII.

Car Inez fit venir des apothicaires et des médecins, et essaya de prouver que son mari était fou; mais, comme il avait des intervalles lucides, elle décida ensuite qu'il n'était que *vicieux*. Cependant, quand on lui demanda ses preuves,

on ne put obtenir d'elle aucune explication, si ce n'est que dans ce qu'elle avait fait elle avait été mue par son devoir envers Dieu et les hommes; ce qui ne laissa pas que de paraître fort singulier.

XXVIII.

Elle tenait un registre où elle inscrivait toutes les fautes de son mari; elle ouvrit même certaines malles contenant des livres et des lettres dont on pourrait tirer parti dans l'occasion; du reste, elle était appuyée par tout Séville, sans compter sa vieille grand'mère (qui radotait); les témoins de ses dires allèrent partout les répétant, et se constituèrent, de leur chef, avocats, inquisiteurs et juges, les uns pour s'amuser, d'autres pour servir de vieilles rancunes.

XXIX.

Et puis, cette femme douce et bonne supportait avec tant de sérénité les malheurs de son époux! à l'instar de ces dames spartiates qui voyaient tuer leurs maris, et prenaient l'héroïque résolution de n'en plus parler, — elle entendait sans s'émouvoir toutes les calomnies déversées sur lui, et contemplait ses tortures avec un calme si sublime, que tout le monde s'écriait: « Quelle magnanimité! »

XXX.

Cette patience de nos amis, quand le monde se déchaine contre nous, est, sans contredit, de la philosophie; et puis il est fort agréable de passer pour magnanime, surtout lorsque, chemin faisant, nous en venons à nos fins. Une telle conduite ne rentre pas dans ce que les légistes appellent « *malus animus*; » certes, la vengeance en personne n'est point une vertu, mais est-ce *ma* faute à moi, si les *autres* vous font du mal?

XXXI.

Si nos dissentiments remettent sur le tapis de vieilles histoires avec l'addition d'un ou deux mensonges, on ne peut m'en blâmer; ce n'est la faute de personne. — Ces histoires sont de notoriété traditionnelle; d'ailleurs leur résurrection fait ressortir notre gloire par le contraste, et c'est justement ce que nous désirions; puis la science profite de cette

exhumation : — les scandales morts sont d'excellents sujets de dissection.

XXXII.

Une réconciliation avait été tentée par leurs amis, puis par leurs parents, qui n'avaient fait qu'empirer les choses (il serait difficile de dire à qui des parents ou des amis il vaut mieux recourir en pareille occasion; — je ne puis dire grand' chose ni des uns ni des autres). Les gens de loi faisaient leur possible pour amener un divorce; mais on venait à peine de payer les premiers frais de justice des deux parts, que, malheureusement, don José mourut.

XXXIII.

Il mourut; et c'est bien dommage, car, d'après ce que j'ai pu recueillir des juristes les plus experts dans cette matière (quoiqu'ils missent dans leurs paroles beaucoup d'obscurité et de circonspection), sa mort vint gêner une cause charman- te; ce fut aussi une grande perte pour la sensibilité du public, qui, en cette occasion, s'était manifestée avec éclat.

XXXIV.

Mais quoi! il mourut, emportant dans sa tombe la sensibilité du public et les honoraires des gens de loi; sa maison fut vendue, ses domestiques congédiés; un juif prit l'une de ses deux maîtresses, un prêtre l'autre; — du moins on le dit. — D'après ce que m'ont affirmé les médecins, il mourut d'une fièvre tierce lente, et laissa sa veuve à son aversion.

XXXV.

Cependant José était un galant homme; je puis le dire, moi qui l'ai parfaitement connu; je ne reviendrai donc plus sur le chapitre de ses faiblesses; d'ailleurs nous en avons à peu près épuisé le catalogue : si de temps à autre ses passions dépassèrent les limites de la discrétion et furent moins paisibles que celles de Numa (aussi nommé Pompilius), c'est qu'il avait été mal élevé, et était né bilieux.

XXXVI.

Quels qu'aient été ses mérites ou ses torts, l'infortuné avait été soumis à bien des épreuves. Avouons-le, — puisque

cela ne peut faire de bien à personne, — ce fut un moment cruel que celui qui le trouva seul, assis à son foyer désert, entouré des débris de ses pénates mutilés : on n'avait laissé à sa sensibilité ou à son orgueil d'autre alternative que la mort ou la cour ecclésiastique³². — Il prit donc le parti de mourir.

XXXVII.

Comme il était décédé *intestat*, Juan se vit l'unique héritier d'un procès en chancellerie³³, de maisons et de terres que, dans le cours d'une longue minorité, des mains capables sauraient mettre à profit. La tutelle fut tout entière confiée à Inez; ce qui était juste et conforme au vœu de la nature; un fils unique, élevé par une mère veuve, est toujours beaucoup mieux élevé qu'un autre.

XXXVIII.

La plus sage des femmes, comme aussi des veuves, elle résolut de faire de Juan un véritable prodige, digne en tout point de sa haute naissance (son père était de Castille et sa mère d'Aragon); elle voulut qu'il possédât tous les talents d'un chevalier, dans l'hypothèse où notre seigneur le roi ferait de nouveau la guerre. Il apprit donc à monter à cheval, à faire des armes, à manier un fusil, à escalader une forteresse — ou un couvent de nonnes.

XXXIX.

Mais ce que dona Inez désirait par-dessus tout, ce dont elle s'assurait chaque jour par elle-même, en présence de tous les savants professeurs qu'elle lui donnait, c'est que son éducation fût strictement morale. Elle s'occupait beaucoup de ses études, toutes lui étaient soumises au préalable : arts, sciences, on enseignait tout à Juan; j'en excepte pourtant l'histoire naturelle.

XL.

Les langues, en particulier les langues mortes; les sciences, surtout les sciences abstraites; les arts, spécialement ceux qui sont le moins susceptibles d'une application pratique, devinrent la base de ses études; mais on eut grand soin d'écartier de lui toute lecture un peu libre, tout ce qui

pouvait faire allusion, de près ou de loin, à la propagation de l'espèce; et cela, pour éviter qu'il ne devint vicieux.

XLI.

Ce qui embarrassait parfois dans ses études classiques, c'étaient les indécentes amours de ces dieux et de ces déesses qui firent tant de bruit dans les premiers âges du monde, et ne portèrent jamais ni pantalons ni corsets; ses vénérables pédagogues essayaient parfois de vertes réprimandes, et excusaient du mieux qu'ils pouvaient leur *Énéide*, leur *Iliade* et leur *Odyssée*; car dona Inez redoutait la mythologie.

XLII.

Ovide est un mauvais sujet, comme le prouvent ses vers; la morale d'Anacréon est encore pire; dans Catulle, on trouverait à peine un poème décent; je ne crois pas que l'*Ode de Sapho* soit d'un fort bon exemple, malgré l'opinion de Longin, qui prétend qu'il n'existe pas d'hymne où le sublime s'élève sur de plus larges ailes; mais les chants de Virgile sont purs, à l'exception pourtant de cette horrible églogue qui commence par « *Formosum pastor Corydon.* »

XLIII.

L'irrégion de Lucrèce est une nourriture trop forte pour de jeunes estomacs; quoique Juvénal eût un but louable, je ne puis m'empêcher de croire qu'il eut tort de pousser, dans ses vers, la franchise jusqu'à la grossièreté; et puis, quelle personne bien élevée peut se plaire aux épigrammes nauséabondes de Martial?

XLIV.

Juan les lut dans la meilleure édition, expurgée par des mains savantes. Ces gens-là écartent judicieusement du regard de l'écolier tout ce qui pourrait blesser des yeux chastes; mais, craignant de trop défigurer par cette omission leur barde modeste, et déplorant vivement cette mutilation, ils ont soin de réunir tous les passages supprimés dans un appendix ³⁴ qui, par le fait, tient lieu d'index.

XLV.

Là, au lieu d'être éparpillés dans les pages du livre, on les a rassemblés en masse; ils se présentent, rangés en ordre de bataille, aux regards de la jeunesse ingénue, jusqu'à ce qu'un censeur moins rigide les renvoie en leurs niches respectives, au lieu de les laisser se regardant l'un l'autre comme les statues d'un jardin, et avec plus d'indécence encore.

XLVI.

Il y avait aussi un missel (c'était le missel de la famille), orné comme le sont les anciens livres de messe; celui-ci était enluminé des dessins les plus grotesques; comment ceux qui voyaient sur la marge toutes ces figures se caressant pouvaient fixer leurs regards sur le texte et prier, c'est ce qui dépasse les limites de mon intelligence; — mais la mère de don Juan gardait ce livre pour elle, et en donnait un autre à son fils.

XLVII.

On lui faisait des sermons; il en lisait aussi parfois; les homélies et la vie des saints occupaient ses loisirs. Aguerri à la lecture de Jérôme et de Chrysostôme, de pareilles études ne lui étaient point pénibles; mais, pour apprendre à acquérir et conserver la foi, aucun de ceux que je viens de citer n'est comparable à saint Augustin, qui, dans ses confessions charmantes, fait envier à ses lecteurs ses transgressions.

XLVIII.

Ce livre était pareillement interdit au petit Juan; — je ne puis dire qu'en cela sa mère ait eu tort, s'il est vrai que cette éducation-là soit la bonne. Elle le perdait à peine un instant de vue; les femmes qui la servaient étaient vieilles; si elle en prenait une nouvelle, on pouvait être assuré d'avance que c'était un prodige de laideur; c'est à quoi elle n'avait jamais manqué du vivant de son époux. — J'en recommande autant à toutes les femmes mariées.

XLIX.

Le jeune Juan croissait en grâce et en sainteté; à six ans,

c'était un enfant charmant ; à onze, il promettait d'avoir un jour la plus jolie figure du monde ; il s'appliquait à ses études, faisait des progrès, et tout semblait annoncer qu'il était sur la vraie route du ciel, car une moitié de son temps se passait à l'église, l'autre dans la société de ses professeurs, de son confesseur et de sa mère.

L.

Je disais donc qu'à six ans c'était un enfant charmant ; à douze, c'était un beau garçon des plus tranquilles ; il avait eu une enfance un peu récalcitrante ; mais il avait fini par s'approvoiser au milieu d'eux, et ils n'avaient pas travaillé en vain à amortir son naturel : tout l'annonçait du moins, et sa mère faisait remarquer avec joie combien son jeune philosophe était déjà sage, calme et appliqué.

LI.

J'avais à cet égard des doutes, peut-être en ai-je encore ; mais ce n'est pas le moment de m'expliquer sur ce point. J'ai beaucoup connu son père ; j'ai quelque tact à juger des caractères ; — mais il serait injuste de conclure du père au fils, soit en bien, soit en mal. Sa femme et lui étaient un couple mal assorti ; — mais j'abhorre la médisance, — je proteste contre toute parole désobligeante, fût-ce même en plaisantant.

LII.

Pour moi, je ne dis rien, — rien ; — mais je dis seulement, — et j'ai mes raisons pour cela, — que, si j'avais un fils unique à élever (et je remercie Dieu de n'en point avoir), ce n'est pas avec dona Inez que je l'enfermerais pour apprendre son catéchisme. Non, — non, — je l'enverrais de bonne heure au collège, car c'est là que j'ai appris ce que je sais.

LIII.

Car là on apprend, — je ne prétends pas me faire gloire de ce que j'y ai appris ; — je passerai donc là-dessus, aussi bien que sur le grec que j'ai oublié depuis ; je disais donc qu'on y apprend... — mais *verbum sat* ; il me semble qu'en même temps j'y ai puisé comme tout le monde, certaines

connaissances... — n'importe, — je n'ai jamais été marié ; — mais je crois pouvoir affirmer que ce n'est pas ainsi qu'on doit faire élever son fils.

LIV.

Le jeune Juan était alors dans sa seizième année, grand, beau, un peu fluet, mais bien fait ; vif comme un page, quoique un peu moins espiègle ; tout le monde, excepté sa mère, le regardait presque comme un homme ; mais s'il arrivait à quelqu'un de le dire en sa présence, elle entraînait en fureur et se mordait les lèvres pour s'empêcher de crier ; car la précocité était, à ses yeux, ce qu'il y avait de plus atroce.

LV.

Parmi ses nombreuses connaissances, toutes choisies pour leur sagesse et leur dévotion, était dona Julia. Dire seulement qu'elle était belle, ce serait donner une faible idée des charmes nombreux qui lui étaient aussi naturels que le parfum à la fleur, le sel à l'Océan, à Vénus sa ceinture, à Cupidon son arc (mais cette dernière comparaison est sottise et rebattue).

LVI.

La noire prunelle de son œil oriental s'accordait avec son origine mauresque (il faut dire, en passant, que son sang n'était pas tout espagnol ; et vous savez qu'en Espagne c'est presque un péché). Quand tomba Grenade la fière, quand Boabdil s'enfuit en pleurant, parmi les ancêtres de dona Julia, les uns passèrent en Afrique, d'autres restèrent en Espagne ; c'est ce dernier parti qu'adopta sa trisaïeule.

LVII.

Elle épousa un hidalgo dont j'ai oublié la généalogie, et qui transmit à sa postérité un sang moins noble que celui qu'il avait reçu : ses parents virent ce mariage avec déplaisir ; car les membres de la famille étaient si pointilleux sur le chapitre de la noblesse, qu'ils ne se mariaient qu'entre eux, et épousaient leurs cousines — et jusqu'à leurs tantes et leurs nièces ; mauvaise habitude, qui détériore l'espèce en la multipliant.

LVIII.

Ce croisement païen renouela la race, gâta le sang, mais améliora beaucoup la chair; car de la souche la plus laide qu'il y eût dans la vieille Espagne, sortit une branche aussi belle que fraîche : les garçons cessèrent d'être courtauds, les filles d'être plus qu'ordinaires; mais je dois rapporter un bruit qui courait, quelque envie que j'eusse de le taire : on dit que la grand'mère de dona Julia donna à son mari plus d'enfants de l'amour que de fruits légitimes.

LIX.

Quoi qu'il en soit, la race continua de s'améliorer d'une génération à l'autre, jusqu'à ce qu'elle se résuma en un fils unique qui ne laissa qu'une seule fille; on devine que cette fille n'est autre que Julia, dont j'aurai beaucoup à parler; elle était mariée, charmante, chaste, et âgée de vingt-trois ans.

LX.

Ses yeux (j'ai toujours singulièrement aimé les beaux yeux) étaient grands et noirs. Quand elle se taisait, leur flamme était à demi voilée; mais dès qu'elle parlait, à travers leur douce hypocrisie flamboyait une expression de fierté plutôt que de colère, d'amour surtout; quelque chose s'y montrait qui n'était pas le désir, mais qui eût pu le devenir si son âme ne l'eût réprimé à propos.

LXI.

Sa chevelure brillante ornait un front blanc et lisse où rayonnait l'intelligence; son sourcil ressemblait à l'arc-en-ciel; sur sa joue tout empourprée de l'éclat de la jeunesse, montaient parfois de soudaines et transparentes lueurs, comme si l'éclair eût couru dans ses veines. En vérité, sa grâce et son air avaient quelque chose de peu commun; sa taille était haute. — Je déteste les femmes trapues.

LXII.

Elle était mariée depuis quelques années à un homme de cinquante ans; ces maris-là foisonnent; et pourtant je suis d'opinion qu'au lieu d'un mari de cinquante ans, il vaudrait mieux en avoir deux de vingt-cinq, surtout dans les pays rapprochés du soleil; et maintenant que j'y pense, *mi vien*

in mente, il me semble que les femmes de la vertu la plus sauvage préfèrent un époux qui n'a pas encore atteint la trentaine.

LXIII.

C'est fâcheux, je l'avoue; la faute en est à ce soleil indécemment qui ne peut laisser en repos notre argile chétive, mais qui la chauffe, la cuit, la brûle, si bien que, nonobstant jeûnes et prières, la chair est fragile et l'âme se perd : ce que les hommes appellent galanterie, et les dieux adultère, est beaucoup plus commun dans les pays chauds.

LXIV.

Heureux les peuples du moral septentrion, où tout est vertu, où l'hiver envoie le péché grelotter tout nu (ce fut la neige qui mit saint Antoine à la raison)³⁵ ! où un jury estime la valeur d'une femme en fixant comme il lui plaît l'amende imposée au galant, à qui on fait d'ordinaire payer un bon prix, parce que c'est un vice dont on fait commerce, et qui a son tarif.

LXV.

L'époux de Julia avait nom Alfonso; homme de bonne mine pour son âge, et que sa femme n'aimait ni ne haïssait : ils vivaient ensemble comme tant d'autres, supportant, par un accord tacite, leurs torts réciproques, et n'étant précisément *ni un, ni deux*; cependant il était jaloux, bien qu'il n'en témoignât rien, car la jalousie n'aime pas à mettre le public dans sa confidence.

LXVI.

Julia était on ne peut mieux avec dona Inez, — je n'ai jamais pu deviner pourquoi; — il n'y avait pas dans leurs goûts beaucoup de sympathie, car Julia n'avait de sa vie touché une plume; certaines gens disent tout bas (mais, à coup sûr, ils mentent, car la médisance voit partout des motifs intéressés) qu'avant le mariage de don Alfonso, dona Inez avait oublié avec lui sa haute prudence.

LXVII.

On ajoute qu'ayant continué à cultiver cette liaison, qui, avec le temps, avait pris un caractère beaucoup plus chaste,

elle s'était également liée d'amitié avec sa femme; c'était effectivement ce qu'elle avait de mieux à faire : sa sage protection ne pouvait que flatter dona Julia; en même temps, c'était un compliment adressé au bon goût d'Alfonso; et si elle ne pouvait (qui le peut?) imposer un silence complet à la médisance, en tout cas elle lui donnait par là beaucoup moins de prise.

LXVIII.

Je ne puis dire si Julia fut mise au fait par d'autres, ou si elle découvrit les choses par ses propres yeux; mais nul ne pouvait s'en douter; du moins elle n'en laissa jamais rien apercevoir : peut-être l'ignora-t-elle, peut-être y fut-elle indifférente d'abord, ou le devint-elle plus tard. Je ne sais vraiment que dire ou penser à cet égard, tant elle gardait soigneusement son secret.

LXIX.

Elle vit Juan et le caressa : c'était un si joli enfant! — Certes il n'y avait là aucun mal; et rien n'était plus innocent, lorsqu'elle avait vingt ans et qu'il en avait treize; mais quand il en eut seize et elle vingt-trois, il n'est pas certain que cette vue m'eût fait sourire; ce petit nombre d'années amène d'étonnantes modifications, surtout chez les peuples brûlés du soleil.

LXX.

Quelle que fût la cause de ce changement, il est certain qu'ils n'étaient plus les mêmes; la dame était devenue réservée, le jeune homme timide; lorsqu'ils s'abordaient, leurs yeux étaient baissés, leur bouche presque muette, et leurs regards exprimaient un grand embarras; à coup sûr, il en est qui ne douteront pas que Julia ne connût fort bien la raison de tout ceci; mais quant à Juan, il ne soupçonnait pas plus ce qui en était que ne peut se former une idée de l'Océan ce-lui qui ne l'a jamais vu.

LXXI.

Toutefois, Julia avait quelque chose de tendre jusque dans sa froideur; ce n'était qu'avec un doux tremblement que sa petite main se dégageait de la sienne, lui laissant pour

adieu une pression pénétrante, mais si légère et si suave, qu'on eût pu mettre en doute sa réalité; mais jamais baguette de magicien, jamais la puissance d'Armide, n'opérèrent un changement pareil à celui que produisit sur le cœur de don Juan ce contact fugitif.

LXXII.

Lorsqu'elle l'abordait, elle ne souriait plus, il est vrai, mais son visage portait l'empreinte d'une tristesse plus douce que son sourire. Si son cœur couvait des pensées plus profondes, elle ne les avouait pas; mais, refoulées dans ce cœur brûlant, cette contrainte même ne les lui rendait que plus chères. L'innocence elle-même a plus d'un artifice; elle n'ose pas toujours se fier à la franchise, et la jeunesse enseigne l'hypocrisie à l'amour.

LXXIII.

Mais la passion a beau dissimuler, elle se révèle par son mystère même, comme le ciel le plus noir présage la tempête la plus terrible; ses agitations se trahissent dans le regard vainement étudié, et, quelque forme qu'elle revête, c'est toujours la même hypocrisie : la froideur ou le ressentiment, le dédain ou la haine, sont des masques qu'elle porte fréquemment, et toujours trop tard.

LXXIV.

Et puis c'étaient des soupirs d'autant plus profonds qu'on voulait davantage les comprimer, des regards dérobés que le larcin rendait plus doux, une subite rougeur, sans motif de rougir; on tremblait en s'abordant; on était agité, inquiet, quand on s'était quitté. Tous ces petits préludes à la possession sont inséparables d'une passion naissante, et servent à prouver combien l'amour est embarrassé quand il fait voile avec un cœur novice.

LXXV.

Le cœur de la pauvre Julia était dans un singulier état : elle sentit qu'il allait lui échapper, et résolut de faire un noble effort pour elle-même et pour son époux; elle appela à son aide l'honneur, l'orgueil, la religion et la vertu; sa résolution fut véritablement des plus héroïques, et eût pu presque faire